

# Le goût du risque et la mise en rendement de la montagne

Les sociétés occidentales connaissent une profusion de pratiques physiques et sportives qui misent sur un engagement risqué de l'individu. Ce sont surtout des hommes qui s'engagent dans ces activités, même si les femmes ne sont pas toujours en reste. Se "défoncer", "s'éclater", poursuivre un effort au-delà de ses forces, malgré l'épuisement, la faim, le froid, l'indécision ou la peur, ne pas céder à l'attraction irrésistible de s'abandonner, sentir enfin le monde battre en soi, le toucher de ses mains, de tout son corps, deviennent des nécessités intérieures pour nombre d'Occidentaux. Les plus jeunes, interrogés sur leur engouement pour ces activités, évoquent souvent « l'adrénaline ». Des épreuves de toutes sortes voient le jour dont le fil conducteur réside dans les efforts qu'elles exigent et l'éventualité de l'accident qu'elles sollicitent. On traverse les mers à la nage, à la rame, en planche à voile, sur des "skis" avec un équipement de survie à la traîne; on descend les fleuves en raft, en canoë, en kayak, si possible dans les lieux inaccessibles, avec des rapides et des chutes qui pimentent l'action et soudent le groupe; on parcourt les déserts à pied, en ULM, en voiture, à cheval, en moto, en camion, voire même avec des vélos aménagés; on grimpe les sommets à plusieurs, en équipe d'entreprise, en solo, à mains nues, avec ou sans oxygène, en toutes saisons sachant cependant que l'hiver octroie le meilleur rendement symbolique surtout s'il s'agit d'une face nord, en cordée de malades, de personnes ayant un handicap physique ou sensoriel ; on enchaîne les escalades dans le temps le plus bref; on accède au sommet pour se lancer en parapente, en deltaplane, en ski extrême, en monoski, en surf... On marche, on court, on chevauche, on nage, on enfourche son VTT entre deux villes, deux difficultés, deux continents, pendant des semaines, des mois ou des années. On court un marathon ou trois ou quatre de suite sans repos; on rallie le pôle en ULM, à pied, en traîneau, en ski de fond; on s'enfonce dans les jungles en canoë, en radeau, avec une machette et une trousse à pharmacie à la recherche des "derniers hommes sauvages" ou pour refaire aujourd'hui une marche ou une navigation fluviale de conquistadores de XVI<sup>e</sup> siècle, revivre l'exploration de l'Amazonie ou de telle rivière d'Asie... La planète devient un stade aux propositions illimitées à l'usage des Occidentaux. Certains d'ailleurs ne craignent pas d'aller titiller la mort à grand renfort de sponsors dans des pays où l'exploit consiste pour les habitants à terminer sa journée sans mourir de faim ou sans que leur enfant atteint de diarrhée ne disparaisse.

Rafting, canyoning, trekking, escalades, parapentes, etc. se développent en activités de loisirs réguliers ou de vacances. Les longues courses sur route ou en montagnes passionnent les amateurs. Les forêts ou les parois de montagne se couvrent de « parcours-aventure » où l'on passe à quelques mètres du sol d'une difficulté à une autre, de ponts de singe à des poutres, des étriers, des échelles de corde, etc. Ailleurs se multiplient les *vie ferrate* (parcours le long de parois équipées de câbles, de mains courantes). Les installations qui se répandent participent de la mise en simulacre du monde, donc de sa spectacularisation croissante. Il ne s'agit plus de rêver l'aventure, avec la formidable formation de soi que suscitait par exemple la lecture ou le voyage hors de tous repères dans une expérimentation passionnée et inventive de la nudité du monde. Il importe aujourd'hui de suivre le guide et de s'aligner à la file. Les valeurs de compétition, de rendement aussi bien dans les loisirs que dans l'existence, se développent à grand pas. Souvent dans ces activités le risque est un simulacre, on se joue de son idée plutôt que de ses morsures. Au moindre accident, certains se retournent contre les organisateurs. On veut le risque sans le risque. La montagne qui forgeait les hommes et soudait les amitiés existe toujours mais elle perd de plus en plus de son terrain au profit de la quête personnelle de l'exploit, parfois dans une absolue méconnaissance des conditions géographiques ou météorologiques puisque la montagne est devenu un stade où il importe de

faire une démonstration personnelle d'excellence sans perdre de temps pour accéder aux lieux. Certains responsables, guides ou animateurs, emportés dans une logique marchande et une demande qui les dépasse prennent des risques profondément contestables pour ceux qui leur font confiance et sont ainsi abusés par une présomption professionnelle ou la conviction béate de la bonhomie du sort à leur égard.

Les activités de glisse ont profondément modifié le paysage des stations de sports d'hiver : monoski, snowboard, télémark, skwal. La concurrence est rude soulevant de multiples conflits d'usage et de civilité. Le hors piste est un espace de prédilection de ces pratiques dans l'ignorance des lieux ou des conditions météorologiques, et donc des risques encourus pour soi ou pour les autres. Volonté de vitesse sans avoir à rendre de compte et, à travers cet imaginaire masculin, de rompre la virginité d'un paysage en laissant une trace de soi sur la neige. Mais comme le dit un pratiquant : « Si on enlève tous les risques, ça ne m'intéresse plus ». Le risque en la matière est cependant moins pour soi que pour les autres. Des avalanches sont ainsi déclenchées qui peuvent être mortelles pour ceux qui se trouvent sur son passage. Outre les nombreuses collisions quand les pistes sont prises en travers. Pour la seule Haute-Savoie, chaque année meurent entre 50 et 60 personnes tandis que l'on dénombre autour de 600 blessés. A Chamonix par exemple à certaines périodes de pointe les hélicoptères de secours sortent une vingtaine de fois par jour. Qu'il s'agisse de la mer ou de la montagne, la question est en effet toujours soulevée du risque pour soi par ignorance du milieu, trop haute opinion de sa compétence personnelle, ou modifications météorologiques inattendues. Pour les sauveteurs, qui exposent leur vie sans l'avoir choisi, la sécurité soulève de sérieux dilemmes éthiques. Qu'il s'agisse de la montagne ou de la mer. Si la légitimité de mettre son existence délibérément en danger ne renvoie qu'à la conscience du sportif, il ne peut guère occulter sa responsabilité personnelle s'il est en difficulté et entraîne pour le sauver des individus qui sont peut-être critiques envers ce type de risque<sup>1</sup>.

La transformation de la montagne en terrain de sport pour les adeptes soit d'activités familiales, soit de sport extrême implique la présence de la foule, de l'envahissement des voitures dans des lieux qui restaient préservés. Ceux qui aimaient à cheminer ou à grimper dans la solitude ou la tranquillité sont réduits à emprunter d'autres sentiers ou à gravir d'autres parois s'ils veulent éviter des espaces encombrés et bruyants de cris ou d'interpellation, voire même quelquefois de musiques ou de sonneries de portables ou les conversations insupportables de leurs usagers. Le silence ou la solitude deviennent des biens rares. La marchandisation du monde va à une allure fulgurante. L'accroissement du rendement touristique d'une région n'épargne aucun lieu., aucune forêt. La promiscuité devient un souci là où autrefois il était loisible de marcher dans l'émerveillement des paysages et du silence. L'accessibilité en voiture de maints endroits est une forme de profanation, c'est-à-dire de banalisation. La foule pénètre la montagne soulevant la question de la promiscuité, notamment dans la concurrence des usages, certains étant antinomiques à d'autres. Les espaces indéterminés, ouverts à la déambulation, à la surprise, à la découverte, diminuent sensiblement.

Aux USA, E. Abbey dit son amertume de voir aménager les espaces merveilleux qu'autrefois venaient visiter les seuls amoureux de la nature qui ne craignaient pas de marcher quelques kilomètres loin de leur voiture en quête d'un dépaysement radical. En une dizaine d'années le Monument National des Arches est ainsi passé de quelques milliers de visiteurs par an à plusieurs centaines de milliers. L'aménagement de routes carrossables, la création

---

<sup>1</sup> Sur ce goût du risque nous renvoyons notamment à nos ouvrages *Passions du risque* (Métailié, 2000) et *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, 2002).

d'infrastructures ont transformé les lieux de méditation et de silence en de vastes campings résonnant de télévisions, de radios, de cyclomoteurs, de voitures, etc.

L'industrie touristique restitue des lieux rares et précieux à la consommation mais ce faisant elle détruit leur aura en les banalisant. « Le progrès, enfin, est parvenu aux Arches, au bout d'un million d'années d'abandon. L'industrie touristique est là<sup>2</sup> ». E. Abbey énumère ainsi nombre de lieux magiques qui n'étaient accessibles qu'au terme de quelques heures de marche qui garantissaient la solitude, le silence, la beauté, et désormais livrés à la foule motorisée grâce à des routes permettant d'y accéder sans entraves. E. Abbey craint que l'ensemble des parcs nationaux et des forêts américaines ne subissent le même sort. Le nerf de la guerre est l'accessibilité : dès lors qu'un lieu est joignable en voiture il est assuré de recevoir maintes visites motorisées. « Que signifie l'accessibilité ? Existe-t-il un seul endroit sur terre dont les hommes n'aient pas démontré qu'il était accessible par les moyens les plus simples : les pieds, les jambes et le coeur » (78).

Il ne s'agit pas d'avoir un monopole de la montagne pour les uns ou pour les autres, mais d'éviter que les conséquences de la pratique des uns n'empêche celle des autres. L'accessibilité croissante de certains sites dépossède ceux qui le gagnaient à pieds, tranquillement. L'équipement des parois ou leur aménagement en terrain d'aventure à l'image des *vie ferrate* mutilent leur usage différencié. La présence des familles ou des groupes hantés par la performance et le souci de rentabiliser physiquement au maximum quelques heures de liberté ne doit pas nuire à la démarche de ceux qui sont en quête de solitude, d'escalades classiques ou qui veulent inventer eux-mêmes leur parcours sans être tenus en laisse. Comment concilier ces usages pour que la liberté des uns ne devienne pas un camouflet pour les autres. Les pratiques solitaires de randonnées, d'escalades, de skis... sont les plus menacés par la commercialisation de la montagne. Tout territoire est désormais susceptible de rendre gorge de toutes ses ressources virtuelles en matière d'activités de pleine nature. Il faut que demeurent des zones d'indéterminations, des terrains vagues pour l'invention, la découverte, le jeu, la liberté, à l'encontre de la mise en rendement des espaces auxquels nous assistons aujourd'hui.

David le Breton

Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg.

---

<sup>2</sup> Edward Abbey, *Désert solitaire*, Payot, 1995.